

Festival of Festivals

Toronto: reine du cinéma?

Montréal a son Festival des films du monde (FFM), Toronto a son Festival of Festivals. Pour la 10^e année consécutive, ce Festival prenait l'affiche, début septembre, en présentant plus de 200 films et plusieurs rétrospectives, dont une sur l'oeuvre de Chantal Ackerman ainsi que Margarethe Von Trotta.

Mais qu'en était-il des films de femmes cinéastes moins connues? C'est ce qu'Albanie Morin a voulu découvrir...

par Albanie Morin

Le FF est-il meilleur que le FFM? Impossible de répondre à cette question. Mais disons au moins ceci à la défense de Toronto: le choix de films y est beaucoup plus facile parce que le répertoire offert au public ne se contente pas de trop brefs résumés mais propose différents aspects cinématographiques des oeuvres présentées. Privilégiant les films de femmes inconnus, voici donc quelques petits commentaires de mon cru. À vous maintenant de faire votre choix pour un prochain festival de films de femmes à Montréal...

Signalons d'abord une première catégorie de films de femmes de facture plutôt traditionnelle mais parfaitement maîtrisée, où l'on retrouve des images impeccables. De toute évidence, des films conçus pour rejoindre le grand public; dans tous les cas, c'est l'histoire du personnage principal féminin qui nous est racontée.

A Little Victory, court métrage de 18 minutes réalisé aux États-Unis par Geneviève Robert, nous présente une femme fuyant le domicile conjugal. Mais voilà, elle a des problèmes avec sa voiture qu'une motarde à l'allure assurée aura bientôt fait de remarquer. Pendant les 24 heures qui suivent, le temps que les problèmes techniques de l'une comme de l'autre se règlent, les deux femmes se tiendront compagnie. Pour se renflouer, la motarde a la bonne idée de se joindre à la table de poker local. C'est la déconfiture. Contre toute attente, sa compagnie se mêle de la partie, met en gage ses

bijoux en or et rafle la table. Son atout: les nombreuses parties de poker jouées avec ses enfants. Une version féminine et impertinente de *road film*.

Smooth Talk, un long métrage de l'Américaine Joyce Chopra, s'inspire d'une nouvelle écrite par Joyce Carol Oates. Trois adolescentes décident d'explorer leur pouvoir de séduction auprès des gars. Un d'entre eux convaincra Connie, la plus audacieuse, de partir avec lui et de devenir son amante (d'où le titre du film). Ce temps fort est cependant déconcertant: on voit l'homme contraindre verbalement l'adolescente, mais la caméra est à ce point braquée sur les parties «séductrices» du corps de la jeune fille qu'il est difficile de ne pas croire à la «provocation». Réplique connue que celle-là! Cependant, c'est surtout la fin qui, à mon avis, laisse à désirer: déflorée et apparemment nostalgique de son innocence, Connie retournera dans sa famille et se consolera grâce à l'affection des siens. La famille retrouvera son harmonie. Comme s'il fallait à tout prix donner une fin «réconfortante» à ce film ambigu, certes, mais non sans qualités.

Broken Mirrors, de la Néerlandaise Marleen Gorris, raconte l'histoire d'une mère de famille qui décide de travailler dans un bordel. Gagne-pain oblige. À travers elle, nous découvrons les exigences de ce métier pas comme les autres. Des scènes mémorables, particulièrement lorsque Diane et ses compagnes envoient promener certains clients trop impudents.

Signés aussi par des femmes, des films

plus innovateurs tant au plan du contenu qu'au plan formel, qui, eux, sont plutôt destinés aux circuits parallèles et aux salles de répertoire. Dans *Practice of Love*, de l'Autrichienne Valie Export, une journaliste à la pige, de retour d'un reportage télé sur la porno, cherche à percer le mystère derrière un accident de métro: elle y trouvera un ex-amant. Devant son magnétoscope, Judith interroge les images qu'elle monte, jongle avec sa vie professionnelle et privée: des souvenirs, des fantasmes, des désirs surgissent au cours de ses enquêtes... Un beau mélange du privé et du politique, du personnel et du social.

Finalement, *Du verbe aimer*, de la réalisatrice belge Mary Jimenez, met en image sa «quête de la mère», sa mère, et son désir obsessif d'en être aimée. Une démarche un brin trop personnelle peut-être puisque, par moments, on craint autant de manquer de discrétion en demeurant spectatrice que de manquer de politesse en tournant le dos à ses aveux.

De cet échantillonnage, une chose apparaît clairement. En prenant la peine de trouver des films qui provoquent une réflexion aussi bien émotive qu'intellectuelle, Festival of Festivals donne beaucoup plus le goût du cinéma que ne le fait, généralement, le Festival des films du monde, souvent truffé de films médiocres. Alors, si les films mentionnés plus haut prennent l'affiche, offrez-vous le plaisir de les voir!

Albanie Morin travaille depuis 1979 en vidéo et au cinéma à divers titres.